



Collection Gurlitt

LE BUTIN ENFIN EXPOSÉ AU GRAND JOUR

Elles ont patienté des années dans le secret d'un vieil appartement aux volets tirés. Sculptures de Rodin, de Maillol, toiles de Cézanne, de Monet, de Gauguin ou encore d'Otto Dix... soigneusement amassées par Hildebrand Gurlitt, un marchand d'art qui, à partir de 1938, va travailler avec le III^e Reich. Derrière la splendeur des courbes et des couleurs, c'est tout un pan d'histoire que raconte cette collection constituée en partie, au gré de transactions douteuses et de spoliations de familles juives. Identifier l'origine de ces pièces s'apparente à une véritable enquête, aussi longue qu'incertaine. Si les 83 œuvres sélectionnées par le musée d'Israël semblent avoir été achetées en bonne et due forme, leur présence à Jérusalem mêle à l'éblouissement artistique les meurtrissures du passé.



**PRÉSENTÉS POUR LA
PREMIÈRE FOIS À
JÉRUSALEM, CERTAINS
DE CES TRÉSORS SONT
EN QUÊTE DE LEURS
ANCIENS PROPRIÉTAIRES,
SOUVENT DES FAMILLES
JUIVES SPOLIÉES**

*Devant « La femme accroupie »,
un marbre de Rodin, Nahama Ginesberg, 85
ans. Cette rescapée de l'Holocauste est
venue découvrir l'exposition « Choix
fatidiques : art du trésor Gurlitt », au musée
d'Israël à Jérusalem, fin septembre.*

Photo **Heidi Levine**



SANS NUMÉRO DE SÉCURITÉ SOCIALE, SANS TRAVAIL, SANS AMIS, LE FILS DE GURLITT SUBSISTE PLUS DE QUARANTE ANS EN ÉCOULANT QUELQUES TOILES AUPRÈS DE GALERISTES

De notre envoyée spéciale à Jérusalem **Aurélie Raya**

Les trésors arrivent dans un modeste paquet en carton. Emballés dans du papier bulle, les tableaux surgissent, délicatement déposés sur une table de la fameuse brasserie berlinoise Paris-Moskau, non loin de la chancellerie. Ce soir de septembre 2019, le cocktail servi est exceptionnel : quatre œuvres dérobées en France à Georgette Deutsch de la Meurthe pendant l'occupation nazie. Diego, Cyril, Karine, Carole, Iris, ses petits-enfants, arrière-petits-enfants ou petite-nièce, sont venus les récupérer. Face aux reliques du passé, ils

discutent, se remémorent Georgette, qui les emmenait chez Carette, le salon de thé du Trocadéro, et refusait d'acheter une voiture allemande – ni quoi que ce soit d'allemand d'ailleurs... « C'est une émotion phénoménale car nous n'avions rien d'elle », confie Diego Gradis, 64 ans. Ni lui ni les autres ne soupçonnaient la spoliation ; ils ne se doutaient même pas de l'existence de ces dessins, dont elle ne parlait à personne. Jamais.

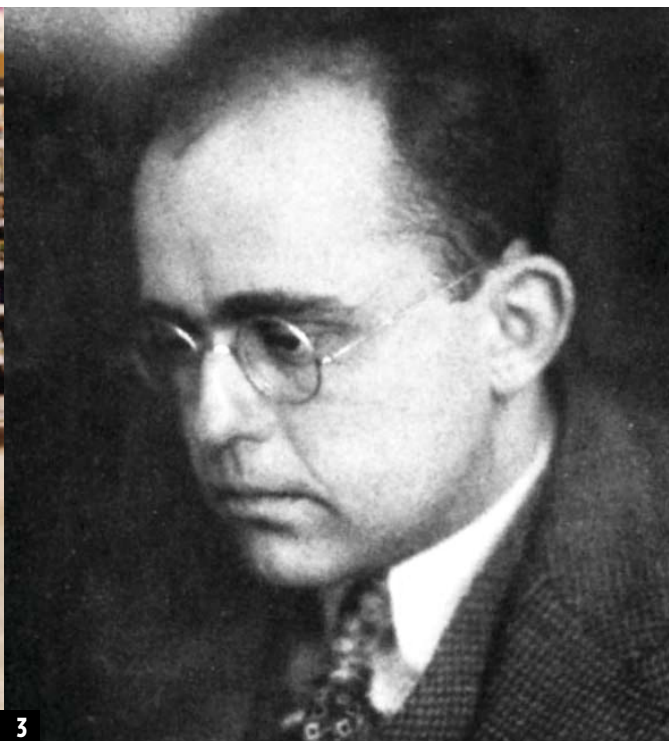
Deutsch de la Meurthe, un nom disparu, synonyme d'essor économique et industriel au début du siècle dernier. L'épopée de l'élite française juive sous

Napoléon III et la III^e République. Alexandre Deutsch, le fondateur d'origine ashkénaze, commercialisait des huiles végétales en Lorraine avant de s'installer à Paris, vers 1845. L'homme importe des fûts de pétrole, rachète une raffinerie à Rouen, s'enrichit, s'associe aux frères Rothschild en Espagne, rajoute « de la Meurthe » à son patronyme, est fait chevalier de la Légion d'honneur. Ses deux fils, Henry, le technicien, et Emile, le financier, font fructifier la société qui deviendra les pétroles Jupiter. Ce sont aussi de grands mécènes, passionnés d'aviation, d'automobile, de

1. Ce « Portrait de jeune femme assise » du peintre Thomas Couture fait partie des six œuvres qui ont pu être restituées aux héritiers de leurs propriétaires.
 2 et 3. L'héritier de la collection Gurlitt quand il vivait pauvrement à Munich (à g.). Après la mort de Hildebrand Gurlitt (à dr.), en 1956, et de sa femme, en 1968, il va conserver chez lui à Munich et à Salzbourg les quelque 1500 œuvres réunies par son père. Un trésor découvert par la police allemande en 2012.



2 3



recherche, de sciences... Emile fait construire la Cité internationale universitaire de Paris. Henry et Marguerite, « des gens pragmatiques qui mènent un train modeste, un peu austères, moins flamboyants que les Rothschild », selon Diego, fréquentent les Pereire, affichent des amitiés politiques de tout bord. Ils résident place des Etats-Unis, près de l'Etoile, et passent les week-ends avec leurs quatre filles, Betty, Gabrielle, Suzanne et Georgette, dans leur château d'Ecquevilly, dans les Yvelines. « Ils n'étaient pas véritablement collectionneurs d'art mais amateurs », dit Diego.

Ainsi, en 1898, Henry, qui écrit des opéras et monte sur les planches de la salle de théâtre qu'il a fait construire dans son manoir, achète aux enchères à Drouot les lots 57 et 58, deux scènes académiques de Charles Eisen, peintre et graveur réputé du XVIII^e siècle. L'année suivante, à la dispersion de la collection Mühlbacher, il se procure un crayonnage d'Anne Vallayer-Coster, la professeure de Marie-Antoinette, et un portrait de Gabriel de Saint-Aubin. Du classique. Pas d'aventure, pas d'impressionnisme. Des bonheurs tranquilles, la naissance de plusieurs petits-enfants, de grands chagrins, la disparition à 18 ans de sa fille Gabrielle. Et une mort violente : en 1919, le moteur de son canot lui explose au visage. Pas de fils, le nom va disparaître... Mais lorsque Georgette divorce de Gaston Gradis – polytechnicien, entrepreneur en Afrique coloniale, un arbre généalogique où cousinent les dynasties Fould, Schwob

d'Héricourt et Halphen –, dont elle a trois enfants, elle tient à récupérer son nom. Une rareté à l'époque. Georgette redevient une Deutsch de la Meurthe. Elle réside quartier de la Muette, dans le magnifique hôtel particulier du 12 rue Albéric-Magnard, avec ses 40 fenêtres, ses deux parcs. Mais elle élève son fils et ses filles sans fioritures : on ne gaspille pas...

Un drame intime précède la Seconde Guerre mondiale. La mort en 1937 de Suzanne, la grande sœur pionnière de l'aviation, qui, pour prévenir son chauffeur, s'amusait à tourner en l'air au-dessus

LA GUERRE, QUE D'OCCASIONS ! DE MARCHÉ NOIR, DE MARCHÉ GRIS...

de la propriété, avant d'atterrir. Arrive la guerre. On ignore si Georgette a vu la réquisition de sa résidence par Otto von Stülpnagel, le chef des forces d'occupation en France. Elle part à Antibes, en zone libre. Ses enfants sont à l'abri au Maroc, avec leur père. Elle rejoint sa mère, Marguerite, à Altana, la grandiose villa d'Arthur Weisweiler, le mari de sa sœur Betty. Marguerite et Arthur meurent l'un et l'autre en 1941, de maladie. Les deux sœurs se soutiennent. A l'automne 1942, les nazis prennent le contrôle de la zone sud. Les domestiques proposent à Betty de l'aider à s'enfuir, mais elle refuse. Décision fatale. La police française l'arrête chez elle. Déportée à Auschwitz, elle y meurt en octobre 1943.

Georgette, qui dormait dans un hôtel tout près, échappe à son sort. « Il paraît qu'elle était inconsolable, voulait aller chercher sa sœur à la Gestapo », se souvient de ses petites-filles. Elle finit par engager des passeurs, direction Bâle, en Suisse. Et ne rentrera à Paris qu'à la fin des hostilités. Rue Albéric-Magnard, la splendeur discrète d'antan a laissé place à une maison pillée, vidée, souillée par l'ennemi. Georgette se rend au Quai d'Orsay, soumet au ministère des Affaires étrangères un inventaire des biens manquants à son domicile et à celui de ses parents : 80 meubles, des tapis persans, commodes, fauteuils Louis-XV, et 18 tableaux, dont les quatre dessins. Fin de l'histoire. Georgette ne s'épanche pas.

L'ultime survivante des quatre filles d'Henry Deutsch de la Meurthe s'efface peu à peu, n'imagine pas qu'un Hildebrand Gurlitt possède ces souvenirs d'une époque révolue. Louche bonhomme, qui a amassé un sacré pécule aux heures sombres. Allemand, fils d'historien de l'art et petits-fils de peintre, il a dirigé deux musées avant d'être mis sur la touche. Une grand-mère juive, en ces temps farouchement antisémites, et un goût prononcé pour l'art moderne, c'en était trop... En 1938, Hildebrand doit mettre ses affaires au nom de sa femme alyenne, pour travailler avec les nazis. Son réseau va faciliter la revente à l'étranger de ces tableaux confisqués parce que qualifiés d'« art dégénéré », ces affreux Max Beckmann, Otto Dix, Max Liebermann... Un business qui rapporte (Suite page 78)



1 2

1. Au château de Romainville à Ecqueville (Yvelines) au début des années 1930, Georgette Deutsch de la Meurthe et ses enfants, Henri, Lysiane et Arlette. **2.** L'hôtel particulier du 12 rue Albéric-Magnard à Paris photographié par les Allemands en 1944. Le bâtiment fut occupé et pillé.

3. Les descendants de Georgette Deutsch de la Meurthe lors de la restitution des œuvres le 27 septembre à Berlin. De g. à dr. : Diego et Corinne Gradis, Iris Oberkampff, Carole Weisweiler, Cyril et Christiane Gradis, Karine Mantoux.

des devises au Reich. Gurlitt diversifie ses ressources grâce au projet du faramineux « musée du Führer », prévu à Linz. Le responsable, Hans Posse, le mandate pour dénicher en terres occupées de l'art « véritable », pur, classique. Des œuvres au goût de Hitler. Voilà Gurlitt qui voyage en Hollande, en France, passe une semaine par mois à Paris, dans des hôtels proches de l'Opéra ou de l'ambassade allemande, avec sa maîtresse. La guerre... que de bonheurs ! Les enchères fleurissent, le commerce explose. Marché noir, marché gris. Gurlitt emmagasine, importe. Sans se pavaner : « Petit poisson

au sein d'un aquarium géant, il se tenait à l'écart du feu, ne s'offrait pas les ventes à Drouot », révèle Schlomit Steinberg, curatrice de l'exposition « Gurlitt Trove » au musée d'Israël, à Jérusalem. Elle insiste, l'homme avait un œil avisé pour les dessins, moins pour les peintures. Il trie, pour lui ou le musée du Führer, paie des intermédiaires, fricote avec Raphaël Gérard et André Schoeller, galeristes qui écoulent des toiles obtenues à vil prix de familles juives... Arrêté en 1945, par les forces américaines, privé d'une centaine de ses tableaux, il met en avant son « quart sémite », assure que sa collection a brûlé dans les bombardements de Dresde. Les « monuments men », ces soldats chargés de retrouver les œuvres volées, sont aux troussees des Titien, des Rembrandt... Ce maigre butin les mobilise peu. Ils ne comprennent pas la duplicité, la rouerie, la ruse du personnage. Après guerre, l'attitude de Hildebrand est surprenante. Il exhibe, avec parcimonie, ses possessions aux Etats-Unis, en Angleterre, comme

s'il souhaitait acquérir un vernis de respectabilité, ne pas se terrer telle une vermine. Narguer, se moquer du monde. A son décès accidentel, en 1956, sa femme Helene, ancienne danseuse surnommée « Bambula », camoufle les précieux objets. Elle meurt douze ans plus tard. Leurs enfants, Cornelius et Benita, héritent.

A cette époque, en France, Georgette Deutsch de la Meurthe mène une existence paisible et routinière. Elle n'a pas souhaité réintégrer sa vaste demeure du XVI^e arrondissement, qui tombe en ruine. Les tuyaux gèlent, la rouille ronge les volets, l'endroit est lugubre. Elle ne met plus un pied dans le château des Yvelines. La fusion des pétroles Jupiter et de la Royal Dutch a pourtant donné naissance à Shell France. Georgette, actionnaire principale, est assise sur un tas d'or. Elle conserve son patrimoine jusqu'à sa mort, avec acharnement, vit chichement, croise peu de gens, appelle son secrétariat chaque jour et distribue de fortes sommes à des causes chères à

GEORGETTE S'ÉTEINT EN 1987. L'OUBLI S'INCRUSTE, JUSQU'À CE SOIR DE 2018 OÙ UN HÉRITIER APPREND AVEC STUPEUR QU'IL EST L'UN DES AYANTS DROIT DES ŒUVRES VOLÉES DE SA FAMILLE



son cœur, mais refuse qu'on la photographie. Elle habite sous un faux nom une pension de famille près du Trocadéro. A la Muette, les résidents ne peuvent imaginer que cette dame élégante et menue, qui nourrit les chats errants sur les terrains en friche, est la cinquième fortune de France, derrière Dassault, Bettencourt, Schlumberger et Edmond de Rothschild. Classement paru en 1984 dans «Le Nouvel Observateur», qui écrit à son propos: «Elle entretient autour de sa personne un mystère encore plus épais que Howard Hughes.»

Georgette s'éteint à 92 ans, en 1987. Avec elle, disparaît un nom. Ses héritiers vendront l'hôtel de la rue Albéric-Magnard. L'oubli s'incruste, jusqu'à ce soir de 2018 où Diego Gradis ouvre un courrier des autorités allemandes. Stupeur, il serait l'un des ayants droit de quatre dessins parmi la multitude découverte par hasard à Munich, puis Salzbourg.

Cornelius Gurlitt, le fils de Hildebrand, vit entouré de plus de 1 500 œuvres d'art, un magot inestimable; mais il n'a ni numéro de Sécurité sociale, ni travail, ni amis. Des Rubens, Cranach, Delacroix, Toulouse-Lautrec et

Monet côtoient, sous la poussière, des boîtes de conserve des années 1980... Pour subsister, depuis plus de quarante ans, il écoule quelques «toiles roulées». Le cœur du vieil homme ne va pas résister aux projecteurs du scandale mondial, et s'arrête de battre en 2014. Les quatre dessins de Henry et Marguerite appartenaient à sa sœur, Benita Gurlitt, décédée en 2012. C'est un collectionneur privé, effrayé par le tapage médiatique,

EFFRAYÉ PAR LE TAPAGE, UN COLLECTIONNEUR A REMIS LES DESSINS À LA POLICE

qui les a remis à la police, avec 18 autres objets. Ce donateur, très âgé, proche de la famille Gurlitt, a exigé une clause de confidentialité. On compte sur les doigts d'une main les particuliers ayant confié aux autorités des objets de provenance litigieuse. Avec persévérance et habileté, les membres du Centre allemand des biens culturels spoliés vont pouvoir remonter la piste.

En cherchant le nom des artistes Eisen et Saint-Aubin, dans plusieurs

bases de données qui répertorient les spoliations, la jeune chercheuse Vanessa von Kolpinski constate la récurrence du nom Deutsch de la Meurthe. De nombreuses œuvres ont transité entre les mains du galeriste trouble Raphaël Gérard. Est-ce lui qui les a proposées à Hildebrand Gurlitt? Ses livres de comptes sont une impasse. Le centre va éplucher les catalogues d'enchères, recouper avec la liste des objets déclarés manquants par Georgette, comparer les images et identifier les biens. Reste à savoir à qui les restituer. Henri, 98 ans, le père de Diego, certifiera que les œuvres photographiées sont bien celles qui étaient accrochées dans le salon de sa mère. Sans ce témoignage, il aurait fallu contacter d'autres cousins, attendre, monter une indivision... Depuis la mise au jour de la collection Gurlitt, seules six restitutions ont pu être réalisées. Ces dessins ont une faible valeur financière. Tant mieux, observe Diego: «Si c'étaient des Renoir ou des Picasso, on les aurait sûrement vendus. Eux, nous allons les prêter, de musée en musée. Ils raconteront une histoire, celle de la spoliation et de la réconciliation.» ■ [Aurélié Raya](#) [@rollingraya](#)